L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

3me PAGE.

Feuilleton.

4me PAGE.

L'Actualité, les Théâtres, Feuilleton.

5me PAGE.

Faits Divers.

6me PAGE.

Le Rival de Quixarryn.

Raph, nouvelle inédite

Le Bon Rire.

8me PAGE.

Poésie.

Mondanités.

Chiffons.

Comment l'impératrice Eugénie quitta les Tuileries le 4 septembre 1870.

La Sentence.

Années mémorables.

A la Chasse.

Le président Roosevelt est arrivé hier en Louisiane, dans le voisinage du Lac Providence où la population lui a fait un accueil enthousiaste. Il se reposera aujourd'hui, et dès demain il ouvrira cette chasse au gros gibier pour laquelle il est venu de si loin et qui, tout le monde l'espère, sera une des meilleures qu'ait jamais entreprises le grand sportsman.

L'auteur de la "Vie Intense" (Strenuous Life) met en pratique les idées qu'il exprime avec un remarquable talent dans son livre, et il suffit de jeter un regard sur sa carrière depuis qu'il est devant le public pour s'en convaincre. M. Roosevelt a simplement exposé avec une grande sincérité la vie telle qu'il la comprend et la pratique, et si la personnalité de l'auteur a pu attirer l'attention, le mérite de son œuvre a été incontestablement la cause principale de son succès.

Comme tous les ans, M. Roosevelt a passé ses mois d'été à sa résidence rurale, à Sagamore Hill, mais au contraire du simple citoyen qui va se remettre du surmenage que lui ont imposé ses affaires, son labeur, jouir d'un repos complet qui dissipe tous les soucis, il y a travaillé peut-être davantage que lorsqu'il réside à la capitale dans le palais présidentiel.

Ce n'a été qu'un déplacement pour le président, qui a continué à conduire les affaires du gouvernement comme s'il avait été à Washington, et a consacré bien des jours à la préparation de son message annuel au Congrès, trouvant encore le temps de se mêler aux ouvriers des champs et, à l'occasion, de prendre part à leurs travaux.

A peine rentré à Washington, il expédie en quelques jours les affaires dont il n'a pu s'occuper en son absence, puis au lieu de prendre tranquillement quelques repos dans la Maison Blanche, pendant que les législateurs sont en vacances et que la politique chôme dans la capitale, il part pour l'Ouest où il juge qu'il est de son devoir d'aller. Il va d'abord à Canton pour rendre hommage à la mémoire de son prédécesseur, le président-martyr Mc Kinley, auquel un monument commémoratif a été élevé par ses concitoyens reconnaissants, puis à Keokuk, à St Louis et à Memphis, où se tient la convention de l'Association des voies de navigation, pour y prendre successivement la parole et donner aux populations l'assurance du concours entier du gouvernement général dans l'œuvre qu'elles entreprennent, œuvre dont la réalisation doit donner un essor incomparable au développement des richesses de la vallée du Mississipi et contribuer dans une si grande mesure à la prospérité future du pays.

Et comme récréation, pour se reposer des fatigues que lui impose sa "vie intense", il va camper dans les cannaies du nord de la Louisiane, où pullulent les cerfs, où rôdent les ours. Là, au moins, s'il déploie cette puissante activité physique dont il est doué, il pourra oublier pendant deux semaines la politique, les affaires, reposer son esprit au contact de la grande nature.

Bonne chance au chasseur !

Les Malheurs de Canichon

On lira de M. Louis Péricaud cette intéressante lettre adressée à un journal de Paris, qui fixe un point de la biographie du regretté Ernest Blum.

Mon cher Basset,

La première pièce d'Ernest Blum ne fut pas "la Femme qui mord," jouée aux Variétés en 1854, ce fut "les Malheurs de Canichon," vaudeville en un acte, joué en 1853, au théâtre du Luxembourg, situé au coin des rues Madame et de Fleurus, dont le directeur était alors M. Colleuille, le père de la dynastie des Colleuille.

Ernest et moi, nous nous étions connus au commencement de cette année-là, dans une maison de draperie en gros de la rue Bertin-Poirée, où l'on devait nous enseigner le commerce. Nous déclamâmes ensemble pendant un mois des tirades de "la Closerie des genêts" et de "Ruy Blas." Il partit de son côté, moi du mien, et nous devions nous retrouver, huit mois après, sur les planches du théâtre du Luxembourg, lui auteur dramatique, moi acteur.

C'est sur ce même théâtre, l'année suivante, 1854, que débutait José Dupuis, de si intéressante et si regrettable mémoire. Ernest Blum avait donc dix-sept ans, quand il vit jouer sa première pièce.

Bien à vous.

L. PÉRICAUD.

La grève à Cuba.

Washington, 5 octobre—Le Bureau des affaires insulaires a reçu la dépêche suivante du gouverneur Magoon au sujet de la grève des employés de chemins de fer.

"La grève est à peu près complète sur les lignes du United Railway et du Western. Sur les lignes de l'Est Cubain et du Central Cubain quelques trains circulent encore. Jusqu'ici il n'y a pas eu de troubles."

Mort de Mme Vve H. Labasse.

La mort de Mme Vve H Labasse, survenue hier soir, causera en ville de vifs regrets, car elle crée un vide dans notre société louisianaise tant éprouvée au cours des dernières années.

Mme Labasse appartenait à cet élément créole d'autrefois, celui dont la Louisiane s'enorgueillissait le plus, parce qu'il constituait une race forte, une race chez laquelle la femme brillait par ses qualités de cœur et d'esprit autant que par sa distinction, et l'homme par sa chevalerie.

C'est à une attaque de paralysie, croyons nous, qu'a succombé l'excellente femme dont la vie fut exemplaire, fut pour ainsi dire une grande leçon de morale chrétienne.

Nulle mère ne prêcha mieux qu'elle le grand précepte enseigné par le Christ : aimons-nous les uns les autres ; nulle femme ne comprit mieux, ne pratiqua plus la charité, celle qui s'exerce dans l'ombre, qui a horreur de l'étalage.

Filles, gendres, amis sont à cette heure groupés devant le cercueil de la mère ; bien des larmes sont versées sur celle qui leur donna l'exemple de toutes les vertus, de tous les dévouements, de toutes les tendresses, et qui leur laisse le plus doux souvenir, souvenir qui un jour leur sera une consolation, un orgueil quand le temps aura fait son œuvre, non pas d'oubli—une mère ne s'oublie jamais—mais d'apaisement.

A cette honorable, distinguée famille où nous comptons des amitiés précieuses, nous envoyons l'expression de notre sympathie émue.

La Chapelle Sixtine

On discute beaucoup, en ce moment, sur le point de savoir si la "Chapelle Sixtine" du Louvre, si criminellement lacérée, est ou n'est pas la vraie "Sixtine" d'Ingres. A quelle date fut-elle exécutée ? Y en a-t-il deux ou trois exemplaires, différents entre eux?

La "Chapelle Sixtine" du Louvre, qui date de 1820—et non de 1823 comme on l'a dit—est la seconde que peignit Ingres. La première est de 1812-1814 et le maître la fit pour un ami, d'Argenteuil, qui fut pendant soixante années le plus fidèle, le plus scrupuleux et le plus dévoué des admirateurs d'Ingres

"La Chapelle Sixtine" du Louvre, peinte six ans après la première, est, comme celle-ci, un chef-d'œuvre. Elle fut exposée en 1855, à l'Exposition universelle, où Ingres triompha si bien que le prince Napoléon—fait sans précédent alors—le fit nommer grand-officier de la Légion d'honneur. Quelques années après, Ingres était nommé sénateur par Napoléon III.

L'alcoolisme cause de Crimes et de Folie

Non seulement l'alcool désorganise la constitution humaine, mais encore il est la cause d'une foule de méfaits.

D'après un recent travail de statistique, l'alcool serait la cause primordiale de 52,000 délits et crimes annuels : rixes, attaques nocturnes, injures à l'autorité, meurtres ou tentatives de meurtre, etc.

Il a causé 1,753 suicides et autres morts violentes dans l'année.

Sur 170 000 tuberculeux, on compte 130 000 alcooliques.

L'alcoolisme occasionne chaque année 60 000 cas de folie passagère ou incurable.

Les pouvoirs publics, les Ecoles, les Familles, tous ceux qui s'occupent de l'Avenir de la race humaine ont donc intérêt à combattre l'alcool sous toutes ses formes.

Travail nouveau genre

En Angleterre, on se passionne pour un nouveau genre de travail décoratif. Toutes les ladies collectionnent la bague des cigares de prix, cette petite marque en papier doré et multicolore, indicateur de l'origine, pour en faire des paravents. On les colle sur un fond de papier parcheminé crème en les groupant pour former des arabesques et des bordures. C'est un travail de patience. Mais on obtient des effets surprenants dans le goût mauresque. Quelques-uns de ces paravents, de très grandes dimensions, ont obtenu des prix et de hautes récompenses dans les expositions d'art. Tout le mérite consiste à tracer un dessin correct et élégant avec ces étroites bandes de papier qui composent alors un décor d'une grande richesse de tons. On conçoit qu'il faut réunir des milliers de ces petits papiers.

Arrivée du vapeur "St Paul."

Londres, 5 octobre—Le vapeur "St Paul", de la ligne américaine, a été signalé cet après-midi à 3 heures, à 225 milles du cap Lizard.

Vol dans une église

Londres, 5 octobre—Une dépêche de Paris annonce qu'une ancienne chape, d'une grande valeur historique a été volée dans l'église de Blanzac, département de la Haute-Vienne.

La valeur de cette chape était estimée à 125,000 francs.

On croit que le voleur s'est réfugié à Londres.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le programme de vaudeville qu'inaugure l'Orpheum demain soir abonde en nouveautés. Des sept numéros qu'il comprend il n'y en a qu'un qui ait déjà été exécuté devant notre public.

En tête se trouvent James et Edythe Chapman Neill, qui jouent une adorable saynète intitulée "The Lady across the Hal.", dont le succès a été grand jusqu'ici. Viennent ensuite le Sextette de la Scala, un petit groupe d'artistes arrivés récemment du Vieux Monde et qui chantent des morceaux de "Rigoletto", de "Lucie de Lammermoor", de "Pagliacci", de "Cavalleria Rusticana" et du "Trouvère". Willard Sims et Miss Edith Conrad, des comiques qui feront rire les spectateurs aux larmes avec une bouffonnerie qui a pour titre "Flinder's Furnished Flats"; Benny Welch, un imitateur incomparable ; Mueler, Chunn et Mueler, d'autres comiques ; les trois Eugène, des acrobates extraordinaires, et Mlle Dadje, la reine des équilibristes.

TULANE.

De toutes les œuvres dramatiques qui seront présentées au public néo-orléanais au cours de la saison aucune n'est supérieure à "The Bondman", de Hall Caine, qu'une troupe d'artistes d'élite à la tête de laquelle se trouve Wilton Lackaye joue à partir de ce soir au Tulane. Cette pièce a tenu l'affiche pendant plus d'un an au Théâtre de Drury Lane, à Londres, et elle est regardée comme l'œuvre maîtresse du grand dramaturge.

M. Wm A. Brady a obtenu le privilège de la faire jouer en Amérique parce que M. Hall Caine a jugé que l'artiste Wilton Lackaye avait l'autorité et le talent nécessaires pour en tenir le rôle principal.

ELSIE FERGUSON,
Comme Gleeba dans "The Bondman", au Tulane.

La première représentation de "The Bondman", le 16 septembre à St-Louis, a été un triomphe, et depuis lors le succès a été ininterrompu.

La pièce est montée avec un luxe exceptionnel.

CRESCENT.

Le Crescent offre à sa nombreuse clientèle cette semaine une comédie dramatique qui est au répertoire depuis trois ans et qui y restera longtemps encore, "Strongheart". Cette œuvre due à la plume de Wm C. De Mille, a fait sensation lorsqu'elle a été présentée au public, et au fur et à mesure qu'elle était jouée sur diverses scènes, dans toutes les parties du pays, sa valeur s'affirmait.

Elle est aujourd'hui plus populaire que jamais, et c'est avec infiniment de plaisir que les amateurs de théâtre de notre ville vont le revoir au Crescent.

M. Edgar Selwyn et une troupe d'artistes choisis vont se faire applaudir toute cette semaine au Crescent.

"The Bondman" sera donné en matinée mardi, jeudi et samedi, à des prix populaires variant de 15 à 35 cents.

KATE McLAURIN
Dans "Strongheart" au Crescent.

CUISINE

Miroton à la Piémontaise

Préparer le bœuf et la sauce ainsi qu'il est indiqué plus haut. Mettre à revenir dans une casserole 250 gr. de riz du Piémont avec 60 grammes de beurre. Mouiller à deux fois la hauteur du riz avec du bouillon de marmite. Assaisonner de sel et de poivre et laisser cuire au four pendant 30 minutes.

Ajouter, au sortir du four une forte poignée de parmesan râpé et un morceau de beurre frais. Mélanger parfaitement et étaler ce riz, nommé "risotto," dans le fond du plat à gratin. Ranger les tranches de bœuf par dessus, napper avec la sauce et faire gratiner au four.

Miroton à la Turque.

Préparer le bœuf et la sauce ainsi qu'il est indiqué dans les recettes précédentes.

Couper en tranches longues 3 ou 4 aubergines épluchées et les faire sauter à l'huile.

Eplucher, épépiner et hacher grossièrement 3 ou 4 tomates, et les mettre à cuire avec une cuillerée d'huile, du sel, du poivre et une pointe légère d'ail râpé.

Placer une couche d'aubergines dans le fond du plat ; ranger par dessus les tranches de bœuf et les recouvrir avec les tomates. Napper le tout de la sauce miroton et terminer suivant la méthode habituelle.

Soleilland, après sa grâce, a voulu reprendre sa partie de cartes interrompue.

Mais son partenaire, le gardien, un vieux soldat à la voix rude, l'a arrêté net :

—Ah ! non mon vieux, non... Il ne faut plus compter sur moi pour faire votre écarté....

—Et pourquoi donc ?

—Tant que vous couriez le risque d'être guillotiné, ça pouvait aller ; mais maintenant, sacristi, ce que ça me dégoûterait !....

JAMES NEILL,
A l'Orpheum demain soir.

— je vous en demande pardon.. car moi aussi, je l'aimais cette enfant, et j'ai été trompée mon affection.

Elle se retira après avoir fait signe au commissaire de police de la suivre.

—Je te reconduirai, moi-même chez tes parents, Rose, dit la comtesse et personne, entends-tu personne au monde ne m'empêchera d'aller t'y revoir....

On eût dit que, éperdue de douleur et de désespoir, c'était au comte qu'elle adressait cette menace. Le comte la laissa tomber, sans y prendre garde. Il était absorbé. Il se leva, après un long silence et, avec une émotion visible :

—Rose, vous allez partir.... toutefois, je désire que vous ne quittiez point ce château sans être venue me faire vos adieux..

—Oh ! monsieur, monsieur ! dit la jeune fille, éclatant en sanglots, dans une détente nerveuse.

Une heure après, Rose entrait chez Croix-Vitré. Elle était prête. Toutes ses affaires avaient été rangées dans la malle recouverte d'une peau de sanglier. Un domestique de Royaumont devait la porter le soir chez les Dornak, lorsque la trombe de neige aurait cessé. La pauvre et jolie Rose avait enveloppé sa tête et ses épaules d'une cape de laine : elle était très pâle et ses yeux étaient très rouges.

Le comte la laissa debout devant lui sans lui dire d'approcher de son fauteuil.

Il la considéra longuement. Au fond, il éprouvait une souffrance singulière, un mécontentement, du remorde, comme d'une méchante action à laquelle il prêtait les mains, s'il ne l'accomplissait pas lui-même. Cette sensation aiguë et troublante, il ne l'avait pas éprouvée depuis bien des années, depuis le jour où, cause de tant de maux il avait jeté dans la boue la pièce d'or que Marberoux y avait ramassée avec les dents.

Il se décida enfin à parler, très doucement, avec un reproche infini :

—Rose, tu n'avais donc pas d'affection pour moi ?

Elle tomba aux genoux du malade :

—Ne me croyez pas coupable .... je vous prie.... oh ! mon Dieu, je vous jure.....

—Ne jure pas et dis-moi.... La comtesse a prétendu, tout à l'heure, devant nous que si tu le voulais, tu pourrais te défendre. Est ce vrai ?

—C'est vrai.

—Eh bien défends-toi .... Je garderai pour moi tes confidences.... Tu resteras maîtresse de ton secret et je n'en saurai que si tu veux bien me le permettre....

—Je ne peux rien dire....

—Tu refusses ?.... Tu es donc ingrate ? Tu ne m'aimes pas ?... Et ma sœur ne se trompe donc pas, lorsqu'elle affirme que tu cache ta vraie nature sous des dehors de mensonges....

—Monsieur, monsieur, épargnez-moi, par pitié !....

Les genoux plièrent, comme si on lui avait mis sur les épaules un trop lourd fardeau, et elle s'affaissa aux pieds de Croix-Vitré les yeux fermés et sans vie.

Il la releva, la prit dans ses bras, la coucha sur un canapé et il allait sonner pour lui faire donner des soins lorsque son regard fut attiré vers Rose par un bijou qu'elle portait autour de son cou. Oh ! un bijou bien simple, une toute petite croix d'or, attachée à un chaînon très léger. Mais cette croix, il la reconnaissait. Elle appartenait à Suzanne C'était un bijou que Suzanne avait porté lorsqu'elle était tout enfant, dont il savait qu'elle ne s'était séparée jamais bien que, depuis longtemps, elle ne le le portât plus.

Et un affreux soupçon lui venait

—Est-ce que, cette croix d'or et cette chaîne d'or, l'enfant les avait volées ?.... Alors, c'était donc vrai : Et Nathalie avait raison ?

Rose rouvrait les yeux. Elle se souleva, et se remit sur pieds.

Elle vit le regard effaré du comte fixé sur l'humble collier de vierge. Elle fut quelques secondes sans comprendre, puis ses yeux s'emplirent de larmes.

Elle eut un reproche très doux.

—Oh ! monsieur ! monsieur ! Que venez-vous de penser là ?

Suzanne se montrait sur le seuil de la porte. L'enfant s'élança vers sa mère.

—Madame ! il n'y a plus que vous qui me croyez innocente...

Et arrachant la chainette, d'un geste brusque de colère :

—Tenez, reprenez-la, il a cru que je l'avais volée !....

Suzanne était profondément troublée.

—Je lui ai donné ce souvenir, monsieur, afin d'adoucir un peu son chagrin.

—Y'ai eu, en effet, une mauvaise pensée, Suzanne..... et puisque je me suis trompé, je ne demande pas mieux que de lui faire mes excuses.

—Venez, Rose....

Elles partirent. La porte resta ouverte. Au mement de disparaître, la jeune fille tourna vers le vieillard un long regard chargé de tristesse.

Elle était chassée de la maison de son père.

Puis, elle appuya les doigts sur ses lèvres et lui adressa un baiser d'adieu.

Une souffrance mordit Croix-Vitré au cœur. Est-ce qu'il n'était pas le maître, après tout, dans ce château ? Il n'avait qu'à dire un mot et sa volonté serait obéie !

Oui, mais qu'il la manifeste, sa volonté !.... qu'elle demeure au château, cette enfant, malgré l'accusation que pèse sur elle, malgré Nathalie ! Et Nathalie disparaîtra à son tour, cédant la place à la voleuse.... Et devenu faible et timéré, le comte avait besoin d'une énergie auprès de lui pour pouvoir vivre....

Il se tut.

Il se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau et les regarda partir. La comtesse avait voulu reconduire Rose-Lison, elle-même malgré la neige. Celle-ci avait cessé de tomber, mais il y en avait sur le sol une couche profonde. Les petits pieds de Rose et de Suzanne enfonçaient jusqu'à la cheville. Suzanne tenait Rose par la main.

—Elle se retournera encore ! pensait le comte.

Mais l'enfant, ne sachant pas qu'on la regardait, ne se retourna plus. Alors, il eut un profond soupir. Il les suivit des yeux, aussi longtemps qu'il put. Il rêva.

C'était une étrange affection que la comtesse avait pour cette petite !.... Quel pouvoir de séduction avait elle donc, Rose, pour attirer et retenir ainsi les tendresses ?

—Oui, c'est bien singulier ! murmurait-il.

Elles avaient disparu. Il alla tomber, accablé, dans son fauteuil.

—Est-ce vraiment singulier ? Pourquoi Suzanne ne l'aimerait-elle pas, puisque moi-même, je n'ai pas pû résister à l'entraînement que j'éprouvais pour elle ? La neige assourdissait tous les bruits autour de Royaumont, tous les bruits de la campagne. Le château était tellement silencieux qu'on eût dit qu'il était désert. Le comte baissa la tête sur sa poitrine.

Bien qu'il eût que Nathalie et ses fils n'étaient pas loin, il se vit seul.

Il eut, autour de lui, le sentiment d'une solitude, lourde, absolue comme s'il avait été dans le calme éternel d'un tombeau.

C'était la revanche de l'enfant.

Et l'enfant, même de loin, continua de conquérir son père.

Les jours suivants, le comte essaya d'oublier. On le vit, fiévreux, chercher des occupations auxquelles il avait renoncé depuis longtemps. Il voulait s'étourdir. Et même, il partit, seul, pour passer le reste de l'hiver dans le Midi, ce qu'il n'avait jamais fait, car, attaché à Royaumont, il s'en éloignait bien rarement, et chaque fois pour quelques jours.

Il revint avec les premiers soleils d'avril. Il y avait encore de la neige, par places, sur les plus hautes cimes des Vosges, vers le Donon et le Ballon d'Alsace ; mais les creux des vallées commençaient à reverdir et de pâles fleurettes apparaissaient timidement dans les prairies, au bord de la Combeauté.

Au château, il retrouva même silence et même solitude.

Jadis, après ses courtes absences, il y rentrait avec une sorte de ferveur, avec une joie reposante et profonde. Cette fois, lorsqu'en arrivant, il aperçut les tourelles se profilant sur le ciel gris, son cœur se serra, sous des pressentiments funèbres. Il n'avait plus la foi dans l'avenir ; tout le passé qu'il avait vécu était gros d'orages menaçants.

Il brûlait de s'informer de Rose-Lison. Il n'osa. Qu'était-elle devenue ? L'avait-on revue au château ? Non sans doute. Qui sait si elle n'avait pas quitté le pays ? Un mot, une question adressée à Suzanne l'eût renseigné aussitôt. Mais ce mot eût trahi ses préoccupations secrètes et il ne voulait pas faire voir quelle place la jeune fille avait gardée chez lui. Il avait l'orgueil de paraître indifférent. Autour de lui, du reste, pas une allusion, comme si chacun avait pris à tâche de ne plus éveiller ces souvenirs.

Il reprit son existence triste. Il avait usé toute son énergie dans l'effort qu'il venait de faire en se condamnant à voyager. Il n'essaya même plus de s'occuper, écouta distraitement Nathalie qui lui rendait compte de ses affaires et de ce qui était advenu pendant son absence, de même que les rapports de Michel et de Laurent sur l'état du vaste domaine agricole et industriel.

La suite à dimanche prochain.